

La joie comme voisine de la douleur

La dialectique de la joie chez les Encyclopédistes

Ziqian XIAO
Sorbonne Université, Cellf 16-18

Mots-clefs : joie, douleur, Encyclopédiste, dialectique, bonheur.

Résumé : La joie et la douleur, souvent considérées comme antithétiques, se révèlent étroitement liées dans la perspective des Encyclopédistes, tels que Denis Diderot et le chevalier de Jaucourt. Les collaborateurs explorent ces deux sentiments sous divers angles, englobant des aspects philosophiques, moraux, physiologiques et médicaux. Ils mettent en avant des similitudes frappantes et une corrélation significative entre la joie et la douleur, tant au niveau des causes, du développement que des manifestations. Ces deux sentiments peuvent se transformer mutuellement dans certaines conditions, mais la frontière entre eux demeure floue. La plupart des expériences humaines ne sont pas exclusivement l'un ou l'autre, mais souvent entremêlées. Dans cette optique, la conception du bonheur des Encyclopédistes ne recherche pas une joie constante, mais plutôt un état de tranquillité heureuse, acceptant sobrement la douleur qui l'accompagne inévitablement. Cet article vise à éclairer la dialectique de la joie et de la douleur selon les Encyclopédistes, tout en mettant en lumière la quête persistante du bonheur au siècle des Lumières.

Dans les années 1740, le trône du rationalisme cartésien tend à s'écrouler, grâce à la promotion enthousiaste de la philosophie anglaise par Voltaire et à la montée du sensualisme menée par Condillac, inspiré de l'empirisme lockien. Dès lors, la sensibilité humaine prend une place centrale dans les débats intellectuels, et la joie, en tant que protagoniste et sentiment préféré, occupe une position significative dans l'arène de discussion. *L'Essai sur l'entendement humain* (1690) de Locke, qui considère les sens comme la source de toute connaissance humaine, résonne puissamment au siècle des Lumières, surtout parmi les Encyclopédistes. L'article du chevalier de Jaucourt « Joie », qui aborde directement ce sujet, reflète de manière très fidèle la définition de la joie avancée par Locke. Il ne s'agit pas d'un exemple isolé ; en général, l'interprétation de la joie par les Encyclopédistes repose largement sur celle de Locke.

La cohérence de cette pensée est étroitement liée à la finalité ambitieuse de cet ouvrage, qui consiste à « rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre¹ ». Cet objectif, couplé à l'impossibilité de les réécrire intégralement, confère à *l'Encyclopédie* un caractère de compilation². Cependant, cela ne sous-entend nullement que les collaborateurs de *l'Encyclopédie* soient réduits au simple rôle d'imprimeurs ; leur travail requiert une grande finesse de goût et une capacité d'évaluation lors de la sélection de sources « plagiées ». Leur vision personnelle transparaît non seulement dans le choix des références, mais aussi, de manière plus évidente, dans leur propre critique du sujet³. Ainsi, *l'Encyclopédie* se présente incontestablement comme un prisme essentiel pour appréhender la conception du XVIII^e siècle quant à la joie.

Il convient également de noter que les Encyclopédistes montrent une tendance commune à associer la joie à la douleur. L'attention particulière qu'ils accordent à la proximité de ces deux sentiments apparemment opposés est intrigante. Bien que seuls deux articles de Jaucourt⁴ contiennent le terme « joie » dans leur titre, il n'est évidemment pas le seul parmi les Encyclopédistes à aborder cette question. Certains collaborateurs soulignent que la joie et la douleur peuvent découler d'un même stimulus et se transformer l'une en l'autre en fonction du degré de stimulation. D'autres constatent qu'elles sont interdépendantes, tandis que d'autres encore s'interrogent sur les raisons de leur émergence. D'un point de vue panoramique, les articles de *l'Encyclopédie* traitant du concept de joie sont dispersés dans différentes catégories, dont les deux plus importantes sont la morale et la philosophie, mais aussi les sciences naturelles telles que la physiologie et la médecine. Cela démontre que les Encyclopédistes réfléchissent à la joie non seulement par l'interrogation intellectuelle de ses connotations abstraites, mais aussi par l'examen scientifique de ses manifestations physiologiques, tout en tenant compte de sa proximité extrême avec la douleur.

Cet article explore la nature ambivalente de la joie, se présentant à la fois comme l'antithèse de la douleur et sa voisine, en retraçant les idées des Encyclopédistes. L'objectif est de mettre en lumière la dialectique de la joie qui sous-tend la quête inlassable d'un bonheur fiable au siècle des Lumières. Nous clarifierons en premier lieu la définition de la joie chez les Encyclopédistes et son lien indissociable avec la

¹ Diderot, « Encyclopédie », (*Philosoph.*), 1755 : 635ra.

² Cette caractéristique est illustrée par Jaucourt, qui est qualifié de « la tête d'un véritable atelier de secrétaires » et qui « a pratiqué de façon à la fois virtuose et aussi industrielle », capable de réaliser plusieurs articles en une seule journée (CERNUSCHI, 2017 : 32).

³ « *L'Encyclopédie*, loin de se limiter à accumuler les connaissances, est aussi un lieu de critique des savoirs et de leur diffusion. » (CERNUSCHI, 2017 : 68).

⁴ « Joie », (*Philos. Morale.*) et « Joie, Gaieté » (*Synon.*)

douleur, avant d'aborder la dialectique particulière entre ces deux pôles affectifs. Nous examinerons enfin la relation inextricable entre la joie, la douleur et le bonheur, tout en explorant les réflexions des Encyclopédistes sur la possibilité d'atteindre le bonheur au sein des fluctuations éternelles de la joie et de la douleur.

La joie côtoyant la douleur

Pour élucider la conception de la joie chez les Encyclopédistes, il est indispensable de se référer à la définition avancée par Jaucourt dans son article éponyme : la joie est une « émotion de l'âme causée par le plaisir ou par la possession de quelque bien⁵ ». Cette définition, principalement inspirée de Locke, est précisée par une citation tirée de *l'Essai sur l'entendement humain* : « La joie, dit Locke, est un plaisir que l'âme goûte, lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou à venir comme assurée ; et nous sommes en possession d'un bien, lorsqu'il est de telle sorte en notre puissance que nous pouvons en jouir quand nous voulons⁶. » Deux éléments paraissent cruciaux pour appréhender l'essentiel du concept de joie, à savoir le « plaisir » et la « possession de quelque bien ».

Commençons par examiner l'aspect du plaisir. Jaucourt s'accorde avec Locke pour définir la joie comme un plaisir ressenti par l'âme. Il en ressort directement que la joie n'est pas essentiellement différente du plaisir, ou à tout le moins qu'elle peut être considérée comme une composante de ce dernier. Bien qu'une distinction courante existe, selon laquelle la joie se réfère à un sentiment éprouvé par l'âme, tandis que le plaisir demeure une sensation au niveau physique, les Encyclopédistes estiment que cette distinction est inexacte. En fait, dans l'article « Plaisir », il est clairement indiqué que le plaisir, tout comme la joie, est un « sentiment de l'âme⁷ ». Il est important de souligner que ceux deux sentiments sont, par nature, intangibles et ne peuvent être perçus que par l'âme, bien que leur déclencheur puisse se situer à différents niveaux. C'est pourquoi nous pensons souvent à des caresses douces ou à une musique enchanteresse lorsque nous parlons de plaisir ; la stimulation agréable des facultés sensorielles peut manifestement susciter des sentiments de plaisir. Il en va de même pour la joie. Le sentiment lui-même ne doit pas être confondu avec les stimuli qui le sous-tendent. Dans son article « Joie », Jaucourt précise qu'il existe plusieurs sortes de joie en fonction de leurs origines différentes, telles que la joie de sens, la joie de cœur et la joie de raison⁸. Cette clarification est cruciale pour éviter que la dimension sensuelle de la joie ne soit exclue de notre discussion en raison de préjugés communs.

Par essence, nous convenons que la joie est un plaisir ressenti par l'âme, et en ce qui concerne son objet spécifique, il s'agit du sentiment de posséder un certain bien. La question centrale est de savoir ce qu'est ce « bien ». Cependant, interpréter la joie par la connotation du bien devient problématique, car cela nous entraîne dans une boucle logique parfaite mais infructueuse. Comme le souligne Claude Yvon, le terme « bien » est déjà ambigu en soi, puisqu'il peut se référer soit au plaisir même, soit à sa cause, et Yvon explique le second sens comme suit : « Plus les plaisirs qu'elles [les choses] nous procurent sont vifs, solides, et durables, plus elles participent à la qualité de bien⁹. » En

5 JAUCOURT, « Joie », (*Philos. morale.*), 1765 : 867a.

6 JAUCOURT, « Joie », (*Philos. morale.*), 1765 : 867a.

7 DIDEROT, « Plaisir », (*Morale.*), 1765 : 689a.

8 JAUCOURT, « Joie », (*Philos. morale.*), 1765 : 867b.

9 YVON, « Bien », (*en Morale.*), 1752 : 243a.

d'autres termes, le plaisir et tout ce qui le provoque peuvent être considérés comme un bien. Il semble que cette stratégie soit communément utilisée par les Encyclopédistes pour définir le bien, comme le montre également dans l'article « Passions » :

Tout ce qui produit en nous ce sentiment agréable, tout ce qui est propre à nous donner du plaisir, à l'entretenir, à l'accroître, à écarter ou à adoucir la peine ou la douleur, nous le nommons bien. Tout ce qui excite un sentiment opposé, tout ce qui produit un effet contraire, nous l'appelons mal¹⁰.

Les tautologies se succèdent, et la balle est infiniment renvoyée entre les deux concepts que nous essayons de cerner, la joie et le bien. Nous sommes donc contrainte de chercher une autre issue, sans suspense, dans la « possession ».

Rappelons la définition que Jaucourt a empruntée à Locke : la joie est issue de la possession assurée d'un bien dans le présent ou l'avenir. On peut introduire ici ce que Diderot dit de la jouissance : « Jouir, c'est connaître, éprouver, sentir les avantages de posséder¹¹. » L'objet que nous voulons posséder peut être matériel ou spirituel, pourvu qu'il nous procure de la joie. Lorsque la présence de cet objet nous paraît tout à fait plausible, qu'elle se produise tôt ou tard, le désir de possession qui s'enflamme en nous est rassasié et la joie croît naturellement. Dès lors, la vérité de la joie s'est dévoilée davantage, à savoir qu'elle naît en réalité de la satisfaction du désir, ou du moins de l'anticipation positive de cette possibilité¹². Derrière la joie, la flamme du désir ne cesse de vaciller, projetant une pénombre inquiétante, car le désir est, comme le précise Jaucourt, essentiellement une « espèce d'inquiétude dans l'âme¹³ ». Le désir n'apportera de la joie que lorsque le bien est possédé de manière prévisible ; sinon, en l'absence d'espoir, le sujet du désir sera facilement entraîné dans l'abîme de la douleur.

La joie et la douleur peuvent être considérées comme des réponses affectives à des faits ou à des tendances que nous supposons, mais la perplexité règne jusqu'à ce que les tendances émergent. On s'attarde dans une ignorance angoissante, tourmenté par la crainte que la suite des événements aille à l'encontre de son espérance. En ce sens, il y a une douleur cachée qui précède la joie, sans compter de l'incertitude de cette dernière. De plus, la réalisation de la joie ne marque malheureusement pas la fin de l'angoisse ; au contraire, cette dernière continue à nous obséder tant que nous souhaitons prolonger le plus longtemps possible notre joie actuelle. Comme le révèle Jaucourt, même dans nos moments de joie, le « désir de continuer ce plaisir » et la « crainte d'en être privé » ne cessent pas leur assaut latent et répulsif ; une fois qu'« une plus grande inquiétude vient à s'emparer de l'esprit », elle supprime toute joie présente¹⁴. Ainsi, la poursuite de la joie est perpétuellement flanquée de l'ombre de la douleur, le miroir du désir avec la joie alléchante d'un côté et la douleur de l'autre. La joie constante et pure n'est qu'une chimère, car la douleur est toujours à l'affût.

La joie est si fragile que, comme Locke la compare au goût, « un peu d'amertume mêlée dans la coupe nous empêche d'en goûter la douceur¹⁵ ». On a l'impression que la douleur est plus durable et plus puissante que la joie. Mais pour Diderot, il s'agit

¹⁰ ANONYME, « Passions », (*Philos. Logique, Morale.*), 1765 : 142a.

¹¹ DIDEROT, « Jouissance », (*Gram. & Morale.*), 1765 : 889a.

¹² L'exemple du blessé avide de secours et du père qui hérite la prospérité de ses enfants, que Jaucourt emprunte à Locke, sert de preuve que la joie peut être ressentie par la pensée. JAUCOURT, « Joie » : p.867a. Cf. LOCKE, 1765 : 177.

¹³ JAUCOURT, « Désir », (*Métaph. & Morale.*), 1754 : 885b.

¹⁴ JAUCOURT, « Désir », (*Métaph. & Morale.*), 1754 : 885b.

¹⁵ LOCKE, 1765 : 214.

plutôt d'une illusion commune et, à travers son personnage la Marquise de Claye, il se moque de la mémoire courte et de l'ingratitude de l'homme : « Il y a mille choses agréables qui sont de tous les instants ; on en jouit bien, mais on a l'ingratitude de l'oublier¹⁶. » Néanmoins, les Encyclopédistes n'ont jamais sous-estimé la joie à cause de sa fugacité ; en revanche, ils souscrivent généralement à une vision hédoniste qui soutient l'idée que la recherche de la joie est un instinct humain propice à sa conservation. En même temps, ils reconnaissent la nécessité et la légitimité de la douleur qui accompagne la joie. Puisque la vie a un aspect agréable, il y a forcément des moments douloureux contre notre volonté, et comme le postule l'article « Passions », « si ces deux sources de bien et de mal pouvaient s'ouvrir et se fermer à son gré, elle détournerait la douleur et n'admettrait que le plaisir¹⁷ ». La nature envisage une règle du jeu très juste et raisonnable, où ceux qui veulent profiter de la joie doivent prendre un risque égal de souffrir. Un système rigoureux de récompenses et de punitions est ainsi établi, et la joie qui va de pair avec la douleur devient un appât encore plus fascinant avec ce charme dangereux.

La dialectique entre la joie et la douleur

De manière générale, sur l'échelle de l'énergie sentimentale, la joie et la douleur symbolisent en quelque sorte les deux extrêmes de la positivité et de la négativité, ce qui nous incite facilement à les considérer comme relativement éloignés. Pourtant, comme nous l'avons expliqué, il s'agit dans les deux cas de réponses affectives déclenchées par la satisfaction ou l'insatisfaction de désirs et, en fait, il suffit d'un petit changement de circonstances pour passer instantanément de l'un à l'autre. Les Encyclopédistes sont fascinés par cette tension entre les deux voisins apparemment opposés et utilisent divers phénomènes physiologiques et psychologiques comme exemples pour démontrer leur interdépendance extrême et leur relation dialectique particulière.

Afin de mettre en lumière l'interdépendance entre les deux, il est nécessaire de briser l'illusion créée par l'affirmation selon laquelle la joie est la possession sûre d'un bien présent dans la réalité ou par anticipation. Une telle formulation, qui met l'accent sur des termes positifs tels que « présence » et « possession », tend à projeter dans notre esprit une certaine image de la prospérité qui nous incite à assimiler la joie à l'acquisition d'un butin, alors qu'elle entrave en réalité notre imagination. Il est important de réaliser que la présence du bien ne signifie pas nécessairement le surgissement du bien à partir de rien, mais peut aussi être la disparition du mal. Jaucourt met en avant cette perspective négative sur l'interprétation du bien, en affirmant que la privation de la douleur est un bien pour « une personne qui en est actuellement atteinte¹⁸ ». À ce propos, Diderot explique dans son article « Plaisir » que la privation du mal produit « une sorte de douceur dans le mouvement de l'âme », car elle « nous porte à assurer notre conservation et notre félicité par la destruction de ce qui fait obstacle¹⁹ ». Plus précisément, la différence entre la disparition du mal et l'apparition du bien réside dans le fait qu'elles placent le sujet sensible dans des circonstances initiales différentes : la douleur primitive goûtée dans le premier cas est nettement plus dévorante que la langueur du second, de sorte que la joie suscitée dans le premier est naturellement plus

16 DIDEROT, 1875 : 459.

17 ANONYME, « Passions », (*Philos. Logique, Morale.*), 1765 : 142a.

18 JAUCOURT, « Désir », (*Métaph. & Morale.*), 1754 : 885b.

19 DIDEROT, « Plaisir », (*Morale.*), 1765 : 690a.

vive. C'est l'effet de renforcement créé par le contraste. D'ailleurs, Diderot précise que ce phénomène se produit surtout au niveau physique : « Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs que quand ils sont des remèdes à la douleur ; c'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre²⁰. » En ce sens, c'est l'amertume de la douleur initiale qui rend la joie ultérieure d'autant plus douce et enivrante, sans quoi la douceur monotone ne serait que fadeur.

Pour approfondir davantage, l'article « Plaisir » met en relief un autre aspect crucial : « Les plaisirs du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des germes de douleur²¹. » Autrement dit, du moins sur le plan corporel, la joie se transforme facilement en douleur dès qu'elle dépasse une certaine mesure. La facilité et l'impétuosité de la transformation entre les deux sont remarquables, et Jaucourt illustre de manière convaincante cette idée à travers l'exemple du chatouillement. Selon lui, il s'agit d'une « espèce de sensation hermaphrodite qui tient du plaisir quand elle commence, et de la douleur quand elle est extrême²² ». En l'occurrence, le stimulus, le mode de stimulation et la partie corporelle stimulée peuvent demeurer constants ; la seule variable réside dans le degré de stimulation, suffisant pour provoquer un basculement abrupt de la joie à la douleur. Jaucourt explique cette transformation d'un point de vue physiologique : en matière de sensations organiques, il existe en effet une crête, même si elle est vague ; le chatouillement initie un flottement doux, presque voluptueux, qui réjouit l'organe, mais une fois ce seuil dépassé, il se transforme en une secousse désagréable²³. Diderot précise la subtile différence de degré dans les *Éléments de physiologie* : « C'est que la douleur agite les brins du faisceau d'une manière violente et destructive, et que le plaisir au contraire ne les tiraille pas jusqu'à les blesser, ou que quand cela arrive, le plaisir se change en douleur²⁴. » En un mot, le principe de l'agréable consiste à exercer les facultés sans les fatiguer²⁵. C'est à partir de ce constat que Jaucourt distille l'idée que la joie est « voisin de la douleur²⁶ ».

Cependant, le niveau optimal de stimulation pour engendrer des sensations agréables est bien subtil ; la frontière entre joie et douleur est déjà floue sur le plan physique, sans parler du plan mental. Il convient de reconnaître que la plupart des aspects de ce monde ne sont pas entièrement purs, c'est-à-dire qu'ils ne suscitent pas un unique sentiment, mais plutôt un amalgame de sentiments. Il peut parfois être ardu d'identifier avec certitude si, à un moment donné, nous éprouvons de la joie ou de la douleur. En fait, les deux peuvent coexister. L'apprentissage en est un exemple représentatif ; comme le souligne Jaucourt, après avoir enduré les austérités fastidieuses du commencement, nous récoltons « un sentiment de joie et de satisfaction qu'elle laisse dans notre âme²⁷ ». La douleur spirituelle de l'apprentissage peut se muer en joie sous certaines conditions, notamment lorsque l'effort intellectuel consenti pour acquérir une compréhension approfondie trouve récompense. Cependant, dans certains cas, les conditions de cette transformation s'avèrent beaucoup plus complexes.

²⁰ DIDEROT, « Plaisir », (*Morale.*), 1765 : 691a.

²¹ DIDEROT, « Plaisir », (*Morale.*), 1765 : 691a.

²² JAUCOURT, « Chatouillement », (*Physiolog.*), 1753 : 250b.

²³ JAUCOURT, « Chatouillement », (*Physiolog.*), 1753 : 250b.

²⁴ DIDEROT, 1987 : 486-487.

²⁵ Cf. ANONYME, « Passions », 1765 : 142a ; « Plaisir », 1765 : 689b-690a.

²⁶ JAUCOURT, « Chatouillement », 1753 : 250b.

²⁷ JAUCOURT, « Étude », (*Arts & Sciences.*), 1756 : 86b.

La conservation de la vie est une question si inextricable que de nombreux facteurs entrent en jeu. À l’instar des autres espèces animales, l’homme possède l’instinct indélébile de « se conserver dans un état de félicité » et de « se perfectionner de plus en plus²⁸ ». Le chirurgien Louis démontre que les animaux ont tous la propriété innée de régénérer leur chair en cas de blessure, et que la vie a toujours une ténacité intrinsèque à se restaurer²⁹. Diderot affirme à la fin de ses *Éléments de physiologie* que le seul devoir de l’homme est de « se rendre heureux³⁰ ». La conservation de la vie constitue ainsi la joie humaine la plus fondamentale et la plus profonde, justifiant nos efforts pour nous protéger des dangers susceptibles de conduire à la douleur ou même à la mort. Cependant, le suicide persiste à toutes les époques. Dans quelles circonstances les gens renoncent-ils volontairement à la joie de vivre pour embrasser la mort, généralement considérée comme la douleur ultime ? En apparence, l’acte de suicide semble transgresser l’instinct hédoniste de l’homme, mais en réalité, il suggère que la vie est devenue une expérience plus douloureuse que la mort pour ceux qui y mettent fin. De nombreux facteurs peuvent ôter le délice de la vie, et l’un d’entre eux, mis en évidence par les Encyclopédistes, est le mépris. Par exemple, Diderot soutient fermement dans son article « Plaisir » : « La gloire a plus d’attrait pour les âmes bien nées, que la volupté ; tous craignent moins la douleur et la mort, que le mépris³¹. » Cela implique que la perte de la dignité constitue pour certains la limite à laquelle la vie bascule de la joie à la douleur, et que, pour eux, la joie du contentement produite par une mort honorable l’emporte sur la douleur physique. En ce sens, il n’existe pas de joie ou de douleur pures, qu’elles soient physiques ou spirituelles, mais elles s’entremêlent et, dans certaines conditions, se transforment mutuellement.

Les similitudes entre la joie et la douleur en termes de manifestation physique méritent également notre attention. Il est communément accepté que le rire exprime la joie et que les pleurs expriment la tristesse douloureuse. Pourtant, comme le rappelle Jaucourt, « rien de plus voisin du ris que son extrémité opposée, les pleurs³² », car nous pleurons « à force de rire³³ » et nous avons aussi des « larmes de joie³⁴ ». Ces phénomènes physiologiques illustrent précisément la vérité selon laquelle, à certains égards, les choses ressemblent le plus à leur contraire. Plusieurs Encyclopédistes, tels que Jaucourt, Diderot et Fouquet³⁵, reconnaissent que la joie intense n’a pas moins de puissance destructrice qu’une grande douleur et peut même conduire à la mort. Il semble que nous soyons sur une balançoire, oscillant entre joie et douleur, et que le moment où nous atteignons le sommet d’une extrémité soit en réalité le moment où nous étions le plus proche de l’autre. Face à cette dialectique de la joie et de la douleur, les Encyclopédistes ne cessent de réfléchir aux moyens de perpétuer la joie et d’atteindre le bonheur.

²⁸ ANONYME, « Suicide », (*Morale.*), 1765 : 639b.

²⁹ LOUIS, « Incarnatif, ive », (*terme de Chirurgie*), 1765 : 642a.

³⁰ DIDEROT, 1987 : 516.

³¹ DIDEROT, « Plaisir », 1765 : 691a.

³² JAUCOURT, « Ris », (*Physiolog.*), 1765 : 298b.

³³ JAUCOURT, « Ris », (*Physiolog.*), 1765 : 298b.

³⁴ JAUCOURT, « Larme », (*Anat.*), 1765 : 295b.

³⁵ Cf. JAUCOURT, « Joie », 1765. : 867a ; DIDEROT, « Affection », (*physiol*), 1751 : 158a ; FOUQUET, « Sensibilité, Sentiment », (*Médecine*), 1765 : 46b.

La quête du bonheur

Diderot, adepte de l'hédonisme, affirme dans son article « Fin » que, pour tout homme « son bonheur particulier est toujours la fin dernière de toutes ses actions réfléchies³⁶ ». Il va de soi que l'on cherche continuellement à obtenir ou à prolonger la joie afin d'atteindre un état de bonheur constant et de le maintenir aussi longtemps que possible, mais ce souhait semble utopique. Outre le fait que les conséquences ne se déroulent pas toujours à notre gré, certaines idées fausses répandues entravent notre quête du bonheur.

Nous avons évoqué la joie comme la possession assurée du bien, mais il est important de noter que la joie et la possession ne sont pas exactement la même chose ; comme le constate Diderot, « on possède souvent sans jouir³⁷ ». Il peut y avoir deux raisons principales à cela. D'une part, l'objet que nous possédons n'éveille pas un véritable désir dans notre cœur ; il s'agit peut-être, au mieux, d'une velléité³⁸, dont la faiblesse ne suffit pas à procurer de la joie. D'autre part, comme le révèle l'article « Passions », nous confondons parfois « le moyen avec la fin³⁹ », prenant abusivement la possession pour la fin et oubliant la joie elle-même. L'auteur avertit son lecteur que de telles passions sont à la fois inutiles et dangereuses :

Il faut en convenir, cet abus des biens utiles vient souvent de l'éducation, de la coutume, des habitudes, des sociétés qu'on fréquente qui sont dans l'âme d'étranges associations d'idées, d'où naissent des plaisirs et des peines, des goûts ou des aversions, des inclinations, des passions pour des objets par eux-mêmes très indifférents. À l'imitation de ceux avec qui nous vivons, nous attachons notre bonheur à l'idée de la possession d'un bien frivole qui nous enlève par-là toute notre tranquillité⁴⁰.

Ce passage met en évidence plusieurs aspects importants. Il révèle d'abord le principal coupable de la génération des désirs inutiles, à savoir la société corrompue qui nous entoure et nous affecte inévitablement. Jaucourt reprend cette idée dans son article « Désir », où il critique sévèrement les mœurs, les modes et les habitudes qui « ont tellement multiplié nos faux besoins⁴¹ ». Sur cette base, il suppose audacieusement que les ruraux sont plus heureux parce qu'ils sont « les plus à l'abri de la corruption⁴² », ce qui témoigne d'un rejet de la civilisation corrompue et d'une aspiration à un état de nature perdu, dans le droit fil de Rousseau⁴³. Ceci est particulièrement évident dans un passage exprimant sa nostalgie pour une joie digne d'être appelée « céleste », qu'il considère comme fondamentalement différente des joies « artificielles » et « folâtres⁴⁴ » que l'on trouve aisément dans la société actuelle ; en parlant de cela, il soupire avec regret : « nous ne la connaissons plus aujourd'hui, nous y avons substitué un vernis

³⁶ DIDEROT, « Fin », (*Morale.*), 1756 : 810a.

³⁷ DIDEROT, « Jouissance », 1765 : 889a.

³⁸ « Un désir très faible s'appelle velléité. » (Jaucourt, « Désir », 1754 : 885b).

³⁹ ANONYME, « Passions », 1765 : 143b.

⁴⁰ ANONYME, « Passions », 1765 : 143b.

⁴¹ JAUCOURT, « Désir », 1754 : 886a.

⁴² JAUCOURT, « Désir », 1754 : 886a.

⁴³ Dans le premier livre d'*Émile*, Rousseau s'attaque également à la corruption des villes et place ses espoirs dans les campagnes : « Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégénèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. » (ROUSSEAU, 1852 : 416).

⁴⁴ JAUCOURT, « Joie », 1765 : 867b.

qui s'écale, un faux brillant de plaisir ; et beaucoup de corruption⁴⁵ ».

Cela dit, la référence répétée à des concepts tels que le « bien frivole » et le « faux besoin », ainsi que le dégoût apparent pour eux, suggère l'existence de quelque chose d'opposé, à savoir un désir perçu comme « légitime » pour des biens « nécessaires ». Comme Jaucourt le précise dans son article « Désir », ce qui importe vraiment, ce sont les désirs naturels, c'est-à-dire « ceux que la seule nature demande » et ceux qui « ne s'étendent que sur les nécessités de la vie⁴⁶ ». C'est pourquoi il blâme la société et l'éducation de son époque : selon ce critère, en dehors d'un nombre très limité de désirs naturels, la plupart de nos désirs sont façonnés artificiellement par un environnement corrompu, avec des objectifs frivoles, et ils ne conduisent qu'à une insatisfaction constante, nous maintenant longuement dans un état d'inquiétude.

Il est intéressant de noter qu'en plus de besoins physiques élémentaires qui entretiennent la vie, les Encyclopédistes considèrent particulièrement le désir de vertu comme inhérent à la nature humaine. Ainsi, comme l'affirme Jaucourt, la vraie joie « a sa source dans la vertu » et « est la compagne fidèle des mœurs innocentes⁴⁷ ». La reconnaissance du fait que la vertu peut apporter de la joie se retrouve dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie*. Comme Diderot le révèle dans l'article « Plaisir », la vertu s'acquiert de deux manières spécifiques : d'une part, l'accomplissement de ses devoirs envers soi-même, par exemple en exerçant des occupations convenables à ses talents et à son état, permet de cultiver la vertu de s'aimer soi-même, ce qui conduit naturellement à la joie ; d'autre part, l'accomplissement de ses devoirs envers les autres, à savoir en pratiquant la justice et la bienveillance, rend tout le monde heureux⁴⁸. Les deux sont en fait indissociables ; comme l'explique l'article « Passions », l'amour de soi est intimement et parfois imperceptiblement lié à « ce sentiment qui nous fait prendre plaisir au bonheur des autres, ou à ce que nous imaginons être leur bonheur », car « ce qu'on considère comme mauvais ou nuisible à nous-même, ou à ce que nous aimons » nous semble « désagréable⁴⁹ ».

Ces discussions soulèvent fondamentalement une question très classique, à savoir la nécessité de la vertu pour atteindre le bonheur. Sur la base de notre analyse, nous dirions que les réponses des Encyclopédistes sont plus ou moins favorables, mais en réalité, ils sont prudents sur cette question et présentent des nuances dans leurs points de vue. Par exemple, l'auteur de l'article « Passions » approuve certes l'amour de la vertu⁵⁰, mais il ne semble pas placer la joie tirée de celle-ci au-dessus des autres joies ; il remet en question la suprématie de la vertu et signale les effets potentiellement négatifs sur la précieuse sensibilité de la nature humaine :

Mais si les qualités de l'esprit se font payer par des défauts du caractère, ou seulement si elles émoussent notre sensibilité pour les charmes de la vertu et pour les douceurs de la société, elles ne sont plus que des sirènes trompeuses, dont les chants séducteurs nous détournent de la voie du vrai bonheur⁵¹.

⁴⁵ JAUCOURT, « Joie », 1765 : 867b.

⁴⁶ JAUCOURT, « Désir », 1754 : 886a.

⁴⁷ JAUCOURT, « Joie », 1765 : 867b.

⁴⁸ DIDEROT, « Plaisir », 1765 : 690b.

⁴⁹ ANONYME, « Passions », 1765 : 144b.

⁵⁰ « Rien ne paraît plus digne de nos désirs, que l'amour même de la vertu. » (ANONYME, « Passions », 1765 : 144b).

⁵¹ ANONYME, « Passions », 1765 : 145b.

Pour Diderot, cette question l'a hanté tout au long de sa vie⁵². Il reste sceptique sur ce sujet. Comme le révèle Robert Mauzi, en s'appuyant sur le déterminisme moral, selon lequel les désirs et les actions de l'homme sont fondamentalement déterminés par des conditions objectives et que le libre arbitre est chimérique, il affirme qu'« il serait absurde de faire l'apologie d'une morale universelle, puisque l'homme universel n'existe pas⁵³ ».

Contrairement à la joie tirée de la vertu, la joie sensorielle est plus ou moins dévalorisée par les Encyclopédistes, non pas tant en niant sa valeur qu'en soulignant son caractère futile et dangereux, que Jaucourt qualifie de « molle et folâtre⁵⁴ ». La raison en est simple : sa facilité et notre attachement naturel à elle⁵⁵. La sensibilité humaine a l'instinct d'en jouir sans avoir à l'apprendre, à telle enseigne que nous avons tendance à nous égarer dans la marée du désir sensuel. La prévalence de ce phénomène se reflète en partie dans l'absence d'un terme fixe en français pour décrire un état d'amour modéré pour la joie sensuelle, puisque « voluptueux » implique déjà un attachement excessif⁵⁶. Cette tendance à l'excès s'explique par l'inertie humaine inhérente au fait qu'une fois l'âme asservie à ces joies faciles, « nous perdons le goût de tous les autres biens qui demandent quelques soins et quelque attention⁵⁷ ». L'étymologie grecque du mot « passion », que nous employons habituellement pour désigner un désir ardent, *πάθος*, suggère qu'un désir trop intense est lui-même une maladie⁵⁸, car il est comme un mal chez le malade, attirant toutes ses facultés vers lui et le privant de la liberté de penser à d'autres choses⁵⁹. Alors que la position d'Épicure est généralement comprise comme une complaisance à l'égard de la joie sensuelle, l'auteur de l'article « Volupté » met en lumière le fond raisonnable de la doctrine épicurienne, affirmant que si nous poursuivons aveuglément la volupté, nous ne serons égarés que par une « fausse joie », prenant « l'ombre du plaisir pour le plaisir même⁶⁰ ». Les Encyclopédistes mettent en garde contre le caractère « empoisonné » de la joie sensuelle, issu de sa facilité et de sa fugacité, qui fait « acheter aux hommes par des plaisirs d'un instant, de longues douleurs⁶¹ ».

Existe-t-il un chemin vers le bonheur ? La réponse proposée par les Encyclopédistes est uniforme et concise. Comme le dit Jaucourt, les désirs naturels nécessaires sont « courts et limités », tandis que la plupart des désirs qui nous assaillent sont artificiels et superflus, de sorte que « le seul moyen de se procurer le bonheur consiste à leur donner des bornes, et à en diminuer le nombre⁶² ». En effet, nous ne sommes pas maître de la réalisation de nos désirs, surtout lorsque la fortune nous place dans une condition médiocre, comme l'apprend Jean Pestré auprès de Fontenelle, « nous

⁵² À la cinquantaine, Diderot confie : « J'étais bien jeune lorsqu'il me vint en tête que la morale entière consistait à prouver aux hommes qu'après tout pour être heureux, on n'avait rien de mieux à faire que d'être vertueux ; tout de suite je me mis à méditer cette question et je la médite encore. » (DIDEROT, 1984 : 344).

⁵³ MAUZI, 1961 : 265.

⁵⁴ JAUCOURT, « Joie », 1765 : 867b.

⁵⁵ ANONYME, « Passions », 1765 : 145b.

⁵⁶ ANONYME, « Passions », 1765 : 144b.

⁵⁷ ANONYME, « Passions », 1765 : 145b.

⁵⁸ ANONYME, « Passion », (*Médecine.*), 1765 : 152b.

⁵⁹ ANONYME, « Passions », 1765 : 142a.

⁶⁰ ANONYME, « Volupté », (*Morale.*), 1765 : 458b.

⁶¹ ANONYME, « Volupté », (*Morale.*), 1765 : 459a.

⁶² JAUCOURT, « Désir », 1754 : 886a.

y pouvons néanmoins quelque chose par notre façon de penser⁶³ ». Diderot fournit des conseils méthodologiques plus précis : « Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé⁶⁴. » En ce sens, la douleur doit être considérée comme une sonnette d’alerte mise en place par la nature pour nous rappeler que nous sommes égarés par des désirs intouchables et que nous devons retrouver une sobriété pour nous rapprocher du bonheur. Il est vrai que la douleur fait mal, mais comme le dit Nietzsche, « ce n’est pas là un argument contre elle, c’est au contraire son essence⁶⁵ », et aux yeux des Encyclopédistes, c’est « un ressort encore plus puissant⁶⁶ » qui nous convie à notre conservation que les récompenses de la joie.

De plus, la joie et le bonheur ne sont jamais la même chose, et le second n’est pas une simple accumulation de la première en quantité. Pestré nous rappelle que le plaisir, ou la joie comme on l’appelle, n’est après tout qu’« un sentiment agréable, mais court et passager⁶⁷ », moins susceptible de constituer un état d’être que la douleur, et qu’elle peut être le fondement du bonheur, mais pas le bonheur lui-même. Puisqu’il est impossible d’éterniser les moments de joie et que, comme le dit Pestré, « l’état le plus délicieux a beaucoup d’intervalles languissants⁶⁸ », il faut délaissier l’idée irréaliste que la vie est filée par la joie. Après l’inévitable reflux de la première vague joyeuse, le meilleur état pour attendre la prochaine ébullition est en fait la tranquillité. Notre bonheur le plus parfait dans cette vie est, comme le résume judicieusement Pestré, simplement « un état tranquille, semé çà et là de quelques plaisirs qui en égayent le fond⁶⁹ ». Le concept d’« heureuse tranquillité⁷⁰ » est souligné maintes fois par les Encyclopédistes, qui conviennent que le bonheur n’est pas une suite de joies fougueuses, mais une tranquillité durable après avoir accepté les deux aspects inéluctables de la vie, la joie et la douleur. Diderot le développe enfin en un « quiétisme délicieux », un état dans lequel le sujet savoure purement la douceur de son existence, « sans y être attaché, sans y réfléchir, sans s’en réjouir, sans s’en féliciter⁷¹ », d’où découle le bonheur suprême.

Il va sans dire que l’*Encyclopédie* est la cristallisation d’un travail collectif laborieux, dont le processus chronophage, la diversité des références et les nombreux changements de collaborateurs ne peuvent garantir une parfaite cohérence dans l’interprétation de la joie par les Encyclopédistes. Cet article se contente d’esquisser les contours de leur conception de la joie afin de donner un aperçu de la pensée des Lumières en la matière. Les Encyclopédistes révèlent les raisons de la proximité entre la joie et son contraire, la douleur, d’un point de vue physiologique et conceptuel, ainsi que la relation dialectique entre les deux, en contraste l’une avec l’autre. En considérant que la joie est toujours accompagnée de douleur, leurs réflexions sur la joie leur permettent de découvrir une vision plus holistique et plus indulgente de la vie, débarrassée de l’illusion de la joie permanente et tendant vers une quête lucide de la tranquillité heureuse.

⁶³ PESTRÉ, « Bonheur », (*Morale.*), 1752 : 322b. Cf. FONTENELLE, 1909 : 92.

⁶⁴ DIDEROT, « Plaisir », 1765 : 690a.

⁶⁵ NIETZSCHE, 1901 : 269.

⁶⁶ DIDEROT, « Plaisir », 1765 : 691b.

⁶⁷ PESTRÉ, « Bonheur », 1752 : 322a.

⁶⁸ PESTRÉ, « Bonheur », 1752 : 322a.

⁶⁹ PESTRÉ, « Bonheur », 1752 : 322a.

⁷⁰ DIDEROT, « Plaisir », 1765 : 690b.

⁷¹ DIDEROT, « Délicieux », (*Gramm.*), 1754 : 784a. Rousseau fait écho à ce point de vue, cf. MORTIER, 1964 : 192-194.

Bibliographie

- CERNUSCHI Alain (2017), *Oser l'Encyclopédie. Un combat des Lumières*, Les Ulis, EDP sciences.
- DIDEROT Denis (1876), *Œuvres complètes de Diderot*, t. IV, éd. J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier.
- (1984), *Œuvres complètes de Diderot*, t. XVIII, éd. J. Schlobach, Paris, Hermann.
- (1987), *Œuvres complètes de Diderot*, t. XVII, éd. J. Varloot, Paris, Hermann.
- DIDEROT Denis, D'ALEMBERT Jean Le Rond, JAUCOURT, Louis de (1751-1765), *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers, par une société de gens de lettres*, 17 vol. Paris, Libraires associés.
- FONTENELLE Bernard Le Bouyer de (1909), *Pages choisies des grands écrivains : Fontenelle*, Paris, Armand Colin.
- LOCKE John (1765), *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Amsterdam.
- MAUZI Robert (1961), « Les rapports du bonheur et de la vertu dans l'œuvre de Diderot », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n. 13, p. 255-268.
- MORTIER Roland (1964), « À propos du Sentiment de l'existence chez Diderot : notes sur un article de l'Encyclopédie », *Diderot Studies*, Genève, Librairie Droz, p. 183-195.
- NIETZSCHE Friedrich (1901), *Œuvres complètes de Friedrich Nietzsche*, t. VIII, tr. de H. Albert, Paris, Société du Mercure de France.
- PROUST Jacques (1995), « Source et portée de la théorie de la sensibilité généralisée dans *Le Rêve de d'Alembert* », in *La Quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée française*, éd. C. Biondi, Genève, Librairie Droz, p. 429-437.
- Rousseau Jean-Jacques (1852 [2012]), *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, t. II, Paris, Hachette Livre BNF.